

## APPORTS DE L'ETUDE ETHOLOGIQUE EXPERIMENTALE DES PRIMATES A L'INTERPRETATION DES REPONSES-ESTOMPAGE AU RORSCHACH

C. MORMONT \*

### I. ASPECTS THEORIQUES

La notation et l'interprétation des réponses-estompage ont toujours soulevé problèmes et incertitudes, et si aujourd'hui les difficultés de notation sont résolues de manière satisfaisante, grâce à l'école française, il n'en va pas de même pour l'interprétation de ces réponses. Ou plus précisément, les interprétations proposées ne semblent pas avoir de fondement théorique très unifié, même lorsque leur valeur clinique n'est pas discutable.

Une certaine confusion vient de ce que l'estompage (dégradé de tons) est une qualité mal individualisée. Presque toujours perçu aux planches non colorées, on en vient aisément à confondre l'estompage avec la perception de la couleur grise (C') ou avec le sentiment dysphorique induit par la tonalité globalement sombre de certaines planches (clob) <sup>1</sup>.

Un autre problème naît de ce que l'estompage à proprement parler indique une qualité de l'objet qui est perceptible par d'autres sens que la vue : le toucher est concerné en tout premier lieu ; la douceur d'une fourrure, la rugosité d'une pierre sont expérimentées par le toucher tout en étant prévues par l'œil <sup>(2)</sup>, nombre de perceptions visuelles de relief ou de texture éveillant ainsi une perception tactile associée et réciproquement. L'impression banale que les nuages sont doux et moelleux illustre parfaitement cette correspondance : les nuages ne sont évidemment ni doux, ni moelleux, mais leur apparence est semblable à celle des objets que l'on a découverts doux et moelleux au toucher.

A cette co-perception s'ajoute le fait que le contact cutané et le contact visuel (celui-ci étant d'ailleurs bien plus prolongé, durable, permanent que celui-là) sont étroitement liés durant les premiers moments de la vie. Et cette connaissance établit des rapports privilégiés que l'on retrouve, constitutifs, dans le tableau de l'oralité la plus primitive.

\* *Chef de Travaux à la Clinique Psychiatrique Universitaire (Prof. Jean Babou). Rue St-Laurent, 58 - 4000 Liège.*

(1) On remarquera à propos des réponses-clob qu'elles constituent un cas particulier et peut-être discutable de notation puisqu'elles rendent compte d'un affect accompagnant une perception et non de la perception elle-même.

(2) Certains liens peuvent exister aussi avec la locomotion en tant que celle-ci participe à l'exploration de l'espace : rôle des ombres dans l'effet de perspective, dans l'estimation des distances.

Pour en venir aux réponses estompage elles-mêmes, il faut dire que leur interprétation suscite des difficultés diverses. Les auteurs, en effet, ne s'accordent pas sur les catégories à distinguer, ni sur les dénominations à utiliser, ni sur les significations à attribuer. Pour certains, la seule notation analogue à la notation des réponses-couleur suffit (E, EF, FE). D'autres adoptent ce système à l'intérieur de subdivisions plus qualitatives : ainsi les c, cF et Fc (impression de surface ou de texture), les K, KF et FK (impression de profondeur, de tridimensionnalité) et les k, kF et Fk (impression d'une étendue tridimensionnelle projetée sur un plan à deux dimensions) de Klopfer.

Pour Beck, ce sont ces subdivisions qui sont essentielles (V, pour Vista : perspective ; Y, pour Grey : les nuances en tant que telles rappellent l'objet lui-même ; T, pour Texture : référence à l'expérience tactile de texture). Il n'est pas inutile de préciser que les réponses-texture de Beck ne recouvrent pas exactement les réponses-texture de Klopfer ou Ombredane, pas plus que les réponses-perspective des uns ne valent les réponses tridimensionnelles des autres.

Enfin, l'accord ne règne pas quant au sens à donner à ces réponses. Si l'on tente de dégager des lignes générales, il semble qu'un certain consensus se fait pour distinguer les réponses-perspective (V de Beck, FK de Klopfer, FE tridimensionnelle d'Ombredane) des autres réponses-estompage. On peut se demander si cela ne tient pas notamment à ce que l'effet de perspective est largement déterminé par l'orientation des lignes et par la grandeur relative des objets, c'est-à-dire par des éléments formels plus que par des effets d'ombre. De toute manière, les interprétations des réponses-perspective (on les dit surtout en rapport avec des sentiments d'infériorité) se différencient assez nettement des interprétations des autres réponses-estompage : c'est donc qu'elles sont déterminées par d'autres facteurs, qu'elles ont, en rigueur de termes roschachiens, d'autres déterminants. Nous ajouterons, pour notre part, qu'un certain nombre d'exemples de réponses-perspective offerts par la littérature ne nous paraissent pas mériter la notation FE (ou équivalentes), le mariage de la perspective et de l'estompage relevant plus d'un a priori intellectuel que d'une réalité perceptive.

La plupart des termes utilisés pour l'interprétation des autres réponses-estompage se réfèrent au contact, qui va du contact existant au contact perdu en passant par le contact désiré, et du contact épidermique au contact affectif.

Par exemple, Beck parle d'une « avidité affective au centre de laquelle se situe un besoin érotique, existant depuis les toutes premières années du développement ». Klopfer évoque un besoin primitif infantile, indifférencié d'affection et d'amour avec besoin de contact physique, ou des désirs de régression et de dépendance, ou encore des frustrations affectives précoces et une recherche anxieuse d'affection, etc. Ombredane parle d'adaptation souple et nuancée, de sensibilité, d'affectivité flottante à la recherche d'objets sur lesquels se fixer, de besoin vague d'investissement, d'angoisse d'abandon.

M<sup>lle</sup> N. Rausch de Traubenberg insiste sur l'immaturation, l'avidité affective, la recherche d'amour avec un moment érotique assez primitif.

Les auteurs ne s'accordent pas seulement sur le sens général des réponses-estompage. Ils reconnaissent aussi qu'aux réponses les plus indifférenciées correspondent les problèmes les plus archaïques, les demandes les plus globales, et que la différenciation croissante des réponses va de pair avec une affectivité de plus en plus nuancée.

Ainsi, au bas de cette échelle à la fois temporelle et qualitative se trouvent les réponses-estompage-pur auxquelles s'associent les besoins et les angoisses les plus archaïques. Mais, alors qu'à ce stade l'avidité existe pour elle-même et peut être comblée par un contact plus que par un objet, au stade suivant (EF) intervient un objet peu déterminé, flou, insaisissable et recherché sans cesse, mais qui a rang d'objet. La variation conjointe de l'aspect formel et de l'aspect objectal est confirmé par le troisième type de réponse-estompage (FE) correspondant au niveau d'évolution le plus avancé, où l'objet (la forme) et le désir (l'estompage) sont adaptés l'un à l'autre.

A ces interprétations basées sur l'observation de corrélations (présence simultanée de réponses estompage et de certains traits de personnalité), l'éthologie<sup>(1)</sup> des primates peut tenter de fournir une base biologique unitaire et donc unifiante. L'éthologie expérimentale a démontré l'importance du contact précoce du nouveau-né avec sa « mère ». Elle a aussi mis en évidence que la « mère » était un ensemble d'éléments, indépendants les uns des autres (sein, peau, chaleur, visage...) mais indispensable en tant qu'ensemble, à la maturation affective, sexuelle et sociale du petit. Elle a enfin souligné qu'il existe une hiérarchie de ces éléments, les éléments les plus élaborés n'étant pleinement accessibles que dans la mesure où les plus indifférenciés (et les plus archaïques) ont été obtenus. En exprimant le même fait sur un mode négatif, on peut dire que plus une carence est précoce et porte sur une satisfaction primitive, plus l'adaptation et même la survie du jeune sont mises en péril. Dans ce domaine, l'avidité aveugle du contact avec un épiderme velu est fondamentale et ce n'est que dans la mesure où une certaine sécurité — c'est-à-dire des gratifications suffisantes — est trouvée à ce niveau que l'attention peut se porter sur d'autres aspects de plus en plus élaborés et de plus en plus formels : au contact avec un épiderme se substitue d'abord le contact avec un corps, puis avec un être. Les expériences de Harlow sont décisives à ce propos et nous en reprendrons la description résumée qu'en a faite A. Demaret<sup>(2)</sup>. Cependant, nous rapporterons d'abord une observation capitale qui bien que ne faisant pas partie du plan expérimental de Harlow, n'en constitue pas moins une des prémisses : livré à lui-même, le primate nouveau-né saisit n'importe quel morceau de tissu et le tient contre lui avec obstination. Il réagit par une grande anxiété si on lui enlève son chiffon *informe*. Les expériences de Harlow, comme nous allons le voir, introduisent d'emblée un certain aspect formel constant (cylindres de treillis identiques), alors que la qualité « cutanée » varie. Au stade suivant, la forme seule sera variable (tête avec ou sans visage) : « On construit deux « mères » artificielles de mêmes dimensions. L'une est faite d'un cylindre en treillis (très commode pour le réflexe d'accrochage des jeunes), surmonté d'une tête rudimentaire. L'autre est identique mais le treillis est recouvert d'un tissu pelucheux. Huit singes nouveau-nés, retirés dès la naissance à leur mère sont placés dans des cages individuelles où ils ont un accès aussi aisé à l'une ou l'autre des mères artificielles. Quatre jeunes reçoivent leur lait de leur mère en treillis, les quatre autres de la mère recouverte de tissu, le lait provenant d'un biberon

(1) Au sens étymologique, l'éthologie est l'étude des mœurs des animaux. De manière plus précise, il s'agit de l'analyse descriptive des comportements et de leur fonction adaptative au milieu naturel. Dans les cas où l'observation se prolonge par une démarche expérimentale visant à mieux connaître cette fonction adaptative, on peut parler d'éthologie expérimentale.

(2) Demaret A., Introduction aux études expérimentales sur les privations précoces de contacts sociaux chez les primates. Feuillets psychiatriques de Liège, 3, 503-515 (1970).

Demaret A., Privations et frustrations affectives précoces chez l'animal, Acta psychiat. belg., 72, 437-444 (1972).

dont la tétine émerge à la hauteur des « mamelles » du leurre. Sur le plan physiologique les deux mères se sont révélées équivalentes : les huit jeunes boivent autant et se développent également bien au point de vue pondéral. Mais sur le plan affectif, on voit une énorme différence : les huit jeunes négligent la mère en treillis pour s'accrocher longuement à la mère en tissu. Les quatre qui trouvent leur nourriture sur la mère en treillis ne passent sur elle que le temps strictement nécessaire à leur alimentation et retournent immédiatement à leur mère en tissu. Une première conclusion peut être dégagée : cette expérience est en contradiction totale avec l'idée que l'affection s'établit sur la base de la gratification des besoins oraux, pris au sens étroit du mot, c'est-à-dire de la satisfaction de la faim et de la soif. L'importance que présente le « contact » donné par la mère en tissu dépasse tout ce que l'on pouvait imaginer. Même si le plancher est agréablement chauffé, l'enfant préfère sa mère artificielle en tissu froid. Si un élément insolite et effrayant est introduit dans la cage, l'enfant-singe ne se précipite jamais vers sa mère en treillis nourricière, mais toujours vers sa mère en tissu non nourricière et ne se calme qu'à son contact. C'est seulement à partir d'elle qu'il osera se familiariser avec l'objet anxiogène... Quand l'enfant-singe grandit, un facteur nouveau prend une importance croissante : le visage de la mère artificielle. Entre deux mères identiques, mais dont la tête est différente, l'une étant un simple bloc de bois, l'autre étant constituée d'un disque où sont dessinés deux gros yeux sombres, le jeune choisira toujours la seconde. On le verra se diriger vers elle, s'y accrocher et fixer longuement de son regard les « yeux » de cette mère artificielle... Ces réflexes d'accrochage sont devenus inopérants chez l'enfant humain en raison de la disparition de la fourrure de la mère. L'évolution a déplacé chez la femme, plus nettement encore que chez les antropoïdes, les comportements d'accrochage enfant-mère. Mais le besoin d'être porté, en raison de sa valeur de survie n'a pas quitté l'enfant. Ce qu'on pourrait appeler « l'accrochage visuel » s'est également renforcé avec l'évolution. Spitz, dans ses expériences sur le sourire, utilisait déjà comme leurres les pseudo-visages qui ont tellement d'attrait pour le Rhésus. Des expérimentateurs ont réussi à calmer des enfants qui tyrannisaient leurs parents en hurlant nuit et jour, par des techniques de conditionnement opérant, en utilisant comme renforcements le sourire et le contact visuel. On ne peut trop insister sur ce point : l'enfant ne constituera pas une relation d'objet valable sur sa mère nourricière, mais sur la mère qui le portera et qu'il pourra plus tard dévisager ».

Il semble donc que pour le jeune primate, privé de mère naturelle, la survie et l'adaptation dépendront de la quantité et de la qualité de ses premières expériences perceptives qui sont elles-mêmes déterminées par la quantité et la qualité des stimuli rencontrés. Pour être efficaces, ces stimuli doivent posséder certaines caractéristiques essentielles et doivent apparaître selon une certaine séquence. Autrement dit, ils doivent appartenir à la configuration « mère » et être perçus en temps utile (périodes sensibles).

Plus ces conditions sont remplies, plus on peut attendre du petit une adaptation satisfaisante à un plus grand nombre de situations plus complexes. Les expériences de carence permettent de saisir la valeur respective de chacun de ces stimuli.

L'existence d'une phylogenèse commune dont témoigne la survivance chez le nouveau-né de certains réflexes caractéristiques des primates et les similitudes comportementales que cela engendre (avant les expériences de Harlow, les études de Spitz avaient montré l'importance des carences précoces chez l'homme) autorisent à penser que pour le nourrisson humain la découverte d'un épiderme velu et le contact

avec celui-ci présentent le même caractère déclenchant et le même attrait que pour le primate. L'espèce humaine ayant perdu sa fourrure, ce sont des substituts (les vêtements notamment) qui répondent à ces exigences. Le goût des enfants pour les jouets pelucheux, pour les tissus laineux témoigne en ce sens ; et pour nous, adultes humains, la « peau de bête » conserve sa valeur de signal : l'attrait qu'exerce la fourrure, le désir de toucher qu'elle éveille, sont tellement évidents qu'aujourd'hui encore, et sans la moindre nécessité, nous nous parons toujours de fourrure et que, malgré les inconvénients innombrables que cela engendre, nous élevons des chiens et des chats (animaux à fourrure qui servent à être caressés).

Si nous rappelons le fond phylogénétique commun qui unit Primates et Homme, c'est afin de pouvoir avancer que la comparaison des données éthologiques avec un certain type de réaction (réponses-estompage) au Rorschach ne se fait pas sur un mode analogique : les découvertes faites grâce aux primates peuvent faire plus qu'illustrer les conduites humaines, elles en expliquent la présence. De manière plus concrète, ce n'est pas parce que la réponse-estompage la plus banale est la réponse « peau de bête » que l'on ne doit y voir qu'une analogie entre réaction précoce du primate et besoin actuel de l'homme testé. Nous pensons au contraire que certaines qualités sensorielles du stimulus ont la même signification et engendrent les mêmes conduites chez le primate et chez l'homme. Dès lors, la réponse-estompage apparaît comme la reconnaissance d'un stimulus jadis indispensable à la survie, reconnaissance dont nous avons appris quelques modalités en observant les singes.

Semblable à certains égards, au rôle qu'a souvent joué l'étude de la pathologie dans l'accroissement de la connaissance du normal, l'éthologie expérimentale nous permet d'accéder à une meilleure compréhension de certains faits humains parce que, parfois, les phénomènes observés chez l'animal sont plus simples, plus purs, plus distincts, bien que de même nature. Pour ce qui nous préoccupe, l'éthologie apporte le maillon explicatif qui manquait entre une réaction et sa signification, le maillon susceptible de transformer une corrélation en relation.

Avant de rapporter terme à terme les différentes réponses-estompage et les données éthologiques, il reste à essayer de formuler comment le stimulus-estompage active certains circuits plutôt que d'autres : ou mieux, pourquoi la perception du stimulus-estompage connaît différents degrés d'élaboration, degrés qui sont eux-mêmes chevillés à différents actes, affects et relations. A cette fin, il semble que l'on puisse invoquer la loi générale selon laquelle, les circuits les plus archaïques, les plus indifférenciés sont recouverts et mis hors service (du moins dans des conditions normales de fonctionnement), par des circuits plus complexes et acquis plus tard.

Ces acquisitions ne sont habituellement possibles ou stables que si les circuits les plus anciens ont été utilisés comme et quand il convenait ; dans certaines conditions, l'organisme en revient à des modes de fonctionnement antérieurs (régression).

Ainsi, la reconnaissance du stimulus « velu » permet au nouveau-né de trouver les satisfactions les plus indispensables, les plus urgentes, les plus globales. Celles-ci assurées, le petit dispose d'une sécurité suffisante pour s'intéresser davantage au support du stimulus « velu », puis pour découvrir progressivement d'autres stimuli qui s'assemblent, gagnent en complexité, en finesse et constituent enfin l'image unifiée de la mère, en passant par la reconnaissance du corps d'une mère, de la tête d'une mère, des yeux d'une mère. Dans ces conditions naturelles, le jeune primate en vient ainsi à identifier sa mère individuelle.

La présentation du stimulus-estompage dans le test de Rorschach va ébranler les circuits qui sont en état d'être actualisés : pour cela, il faut d'abord qu'ils aient été acquis et ensuite qu'ils n'aient pas été complètement mis hors service. Autrement dit, face au stimulus, l'individu va « choisir » spontanément ceux de ses circuits qui sont les plus disponibles, les plus accessibles, en raison des apprentissages antérieurs et de l'état émotionnel actuel. On peut donc penser que si l'individu donne une réponse-estompage pur, c'est qu'il réagit au stimulus-estompage d'une manière très primitive, comme le primate dépourvu de tout contact s'accroche à son chiffon ; c'est, pourrait-on dire, une réaction en catastrophe ou l'intérêt ne porte que sur le vital ; comme seule compte, pour l'affamé, la nourriture sans égard pour sa nature, pour sa préparation, ni pour sa présentation. Une telle réaction suppose un état de manque. Le manque de contact à ce niveau signifie l'abandon avec l'avidité (recherche active de gratification) qu'elle engendre, et l'angoisse (affect) qui l'accompagne. Les auteurs ne donnent pas de l'E pur (ou équivalents) d'autres interprétations : « besoin primitif infantile indifférencié d'affection et d'amour avec besoin de contact physique. Anxiété diffuse, flottante, ayant pour origine le besoin de sécurité. Recherche anxieuse d'affection » (Klopfner) ; « état indifférencié avec une affectivité diffuse et assez inquiète » (Rausch de Traubenberg) ; « sujets velléitaires, abandonniques » (Ombredane).

Si face au même stimulus-estompage l'individu a la « liberté » de ne pas être pris et comme prisonnier du caractère seulement « velu » du stimulus, il peut insérer cette qualité dans une forme encore mouvante, floue, indéterminée (EF). Ce début de formalisation peut être considéré comme un effort fait en vue d'identifier le support de stimulus « velu » et de le reconnaître, par conséquent. Toutefois, cela n'aboutit pas à une personnalisation du stimulus et pour reprendre l'analogie de la faim, le sujet donnant des réponses EF serait celui qui, ayant faim sans être affamé, aurait envie de manger quelque chose (sans trop savoir quoi) mais pas n'importe quoi. La réponse EF, ce n'est plus n'importe quoi de velu (E pur), c'est quelque chose de velu. Autrement dit, la réponse EF indique la recherche d'un objet, recherche qui n'a pas encore abouti. A l'avidité et à l'angoisse d'abandon du stade antérieur se substituent une attente non comblée, une déception de ne pas avoir trouvé, une angoisse de ne pas trouver d'objet individualisé et stable. L'opinion des auteurs s'accorde assez bien avec cette conception puisqu'ils parlent par exemple d'une affectivité flottante à la recherche d'objets sur lesquels se fixer, de besoin vague d'investissement, de désirs de dépendance et de régression infantile, de recherche anxieuse d'affection, d'anxiété diffuse.

Les maîtres-mots utilisés à propos des réponses FE sont intégration, adaptation, stabilisation... Ils correspondent bien au mode de réaction le plus élaboré face au stimulus « velu ». A ce niveau, en effet, ce stimulus ne déclenche plus de réaction massive, globale, indifférenciée d'avidité et d'angoisse d'abandon ; pas plus qu'il ne confronte le sujet à l'absence d'objet précis capable de la satisfaire au risque d'éveiller du même coup cette anxiété flottante, cette recherche d'objet sur lequel se fixer dont il vient d'être question. Maintenant, le stimulus « velu » a trouvé un support stable, déterminé, reconnaissable. Les exigences affectives de contact sont sans urgence et se définissent par rapport à un objet bien constitué. A l'affamé de tout à l'heure se substitue un individu qui mange à heures fixes ce que sa culture et son goût lui proposent ; comme l'accrochage du jeune primate à son chiffon est avantageusement remplacé par l'attachement à un leurre velu, structuré, pourvu d'une tête et d'un visage.

### RESUME ET CONCLUSION

Les expériences de Harlow ont montré que pour survivre, puis adopter des conduites sociales et sexuelles adéquates, le jeune primate devait rencontrer en temps utile des stimuli déterminés dont la constellation est inscrite dans la mère naturelle. Celle-ci possédant tous ces stimuli simultanément, les présente en permanence au petit qui réagit à ceux qui lui conviennent à chaque moment de son évolution.

A l'origine, le besoin d'accrochage du petit à un épiderme velu est impérieux, puis se nuance progressivement pour devenir le désir de contact rapproché avec sa mère.

L'existence d'une phylogenèse commune au primate et à l'homme permet de penser qu'il en est vraisemblablement de même pour les petits humains.

Dès lors, la réaction du sujet face à l'estompage considéré en tant que stimulus signifiant « velu » pourrait nous informer des types de contact auxquels il a pu accéder et dont il a tiré du plaisir.

Ainsi, les interprétations traditionnelles des différentes réponses-estompage (E, EF, FE) — interprétations dont la plupart étaient et restent satisfaisantes — trouvent dans l'éthologie des primates un fondement cohérent.